

Thérèse Bentzon



*Le veuvage
d'Aline*

Thérèse Bentzon

Le veuvage d'Aline



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066316549

TABLE DES MATIÈRES

[La première de couverture](#)

[Page de titre](#)

[Texte](#)

I

La baronne de Vesvre venait de reconduire jusqu'à la porte de son petit salon chinois la dernière des belles mondaines assidues à ses cinq heures. Pendant la saison où l'on ne va pas au bois, tout ce que Paris possède d'hommes et de femmes à la mode se fait un point d'honneur de venir savourer une tasse du fameux thé jaune dans ce salon chinois où l'on a toujours de l'esprit, où l'on est toujours jolie, où l'on rencontre immanquablement les personnes que l'on désire voir, la maîtresse du lieu étant fée, .. fée par la grâce vraiment enchanteresse, la volonté soutenue de captiver ses hôtes. Les rideaux, tout chatoyants de broderies fantastiques, sont bien clos; les lampes en capuchonnées avec art renvoient au plafond cette lumière discrète et habilement distribuée, qui ne nuit pas à la beauté et qui dissimule l'âge et la laideur; les sièges sont éparpillés d'avance selon le goût de chacun pour que les groupes sympathiques puissent se former comme par hasard, et le bal de demain, la première représentation d'hier, défraient la conversation générale, qui ne languit jamais, sans préjudice des causeries à voix basse plus intéressantes.

Un léger parfum de tabac d'Orient révèle que les cigarettes sont tolérées dans ce boudoir encombre de fleurs à la façon d'une serre; un samovar monumental fume sur une table chargée d'engins exotiques en orfèvrerie niellée qui rappelle la nationalité de madame de Vesvre. née princesse Orsky. Seule peut-être une Russe du grand monde

est capable de tenir avec cette autorité souriante le sceptre de la mode et d'être plus Parisienne encore que les simples Parisiennes de Paris. Quand vous aurez découvert qu'elle est chétive et maigre avec des traits irreguliers: petit nez retroussé, pommettes saillantes, vous serez forcé d'ajouter: «Mais elle est délicieuse!» Telle est en effet l'opinion générale. Les beautés vraies sont réduites à lui envier ses cheveux d'un blond de lin surnaturel, sa taille serpentine qui peut aborder toutes les extravagances de l'ajustement moderne et les rendre excusables, ce regard un peu myope pourtant, où pétille derrière le petit lorgnon d'or une malicieuse coquetterie.

Oui, les plus envierées, les plus adulées doivent baisser pavillon devant la baronne Olga, comme on l'appelle; toutes souhaiteraient d'être à sa place, traitée, quoi qu'elle fasse, chez elle et au dehors, en enfant gâté, libre de marquer ses actes et ses allures au coin de l'originalité, bien qu'elle appartienne par son mariage au faubourg Saint-Germain. Ce qui est interdit à d'autres est permis à la baronne Olga, c'est une créature privilégiée; elle-même en convient tout haut. Quant à ce qu'elle en pense tout bas, il est facile de le deviner, pourvu qu'on l'observe avec quelque attention, lorsqu'elle se trouve seule enfin, après ce babil et ce frou-frou puérils qu'il lui plaît de susciter momentanément autour d'elle. Un soupir s'échappe de ses lèvres,-soupir de regret ou de délivrance?-elle se jette sur le sofa, s'étire d'un mouvement qui lui est commun avec les chattes, puis reste une minute le front enfoui dans ses deux mains scintillantes de bagues. Quand elle relève la tête, le masque est tombé, elle a quitté sa phisyonomie de convention, d'apparat pour

ainsi dire; le sourire qui retroussait le coin de ses lèvres, l'éclair qui jaillissait de sa prunelle pâle, les nuances délicates, mobiles, variées à l'infini de l'expression qui empêchaient de constater les défauts flagrants de la ligne, tout cela s'est effacé, elle est franchement laide... elle se repose.

-Vous êtes seule? dit une voix d'homme à travers la porte entre-bâillée.

-Oui, pourquoi?

Elle ne cherche pas à ressaisir ses agréments; ce n'est que la voix de son mari. Depuis longtemps elle a désespéré de plaire à celui-là.

-C'est, ajoute M. de Vesvre, en entrant tout entier et en s'approchant de sa femme, après avoir refermé la porte avec soin, c'est que je vous apporte une nouvelle toute fraîche qu'il ne convient pas de crier d'abord dans l'oreille de vingt-cinq personnes. Le mariage de Marc est arrangé.

-Vraiment?... Il se laisse faire?

-Cela n'a pas été sans peine. Pourtant ma tante l'emporte à la fin... Jugez si elle est ravie!

-Pauvre garçon!

-Bah! on aurait tort de le plaindre! Deux millions tout de suite, le double un peu plus tard... Un petit sacrifice sous le rapport de la naissance, il est vrai, mais les Béraud sont d'honnêtes gens qui pensent de la façon la plus correcte; le dernier du nom, cet oncle célibataire, le seul parent, le tuteur de la demoiselle, a su se faire une place convenable dans le monde; il est du club, il s'étudie si bien à nous ressembler qu'on pourrait le prendre pour un des nôtres... Le père était moins présentable, mais il y a dix-huit mois

qu'il est mort, personne ne s'en souvient plus. Quant à notre future cousine, on en dit beaucoup de bien.

-Pauvre fille alors!

-Comment! pauvre fille! Marc ne vaut-il pas un autre mari? Beau nom, de l'esprit, figure agréable.

M. de Vesvre, en accordant une figure agréable à son cousin, se regardait complaisamment dans la glace par-dessus la tête de sa femme.-Tout le monde, semblait-il dire, ne peut pas être comme moi le type par excellence du beau cavalier.

-Vous êtes acharnée ce soir, ma chère, à épiloguer sur les gens; qu'est-ce qui vous prend? Vos humeurs noires?...

-Peut-être; elles me prennent plus souvent qu'on ne croit. Savez-vous, mon ami, comment un grand médecin a défini l'humeur noire?

Un caprice?... La fatigue d'un lendemain de bal? Est-ce cela?

-Non. Il dit que c'est une terrible maladie, car elle fait voir les choses comme elles sont.-Je vois en effet les choses comme elles sont de temps à autre, quelque volonté que j'aie de m'étourdir et de fermer les yeux. Ce mariage, pour ne parler que de lui, m'apparaît aujourd'hui comme la chose la plus triste du monde.

-parce que Marc résistait d'abord? Mais puisqu'il a cédé après tout ?

-Il a cédé de guerre lasse à la persécution; d'autres se rendent à l'appât d'une grosse dot! Vous en êtes tous là. Et le mariage compris de la sorte est une honte, entendez-vous?

-Une honte, soit! répliqua M. de Vesvre, qui haïssait la discussion. Je dirai ce que vous voudrez, n'étant pas en cause. Vous savez bien que je me suis marié tout différemment.

Et avec un regard qui semblait évoquer de tendres souvenirs, il baissa la main de sa femme.

-Oui, vous prétendez me faire croire que c'est une valse qui vous a décidé, dit la baronne, avec un sourire à moitié triste, ironique à demi. Après avoir dansé une fois avec moi, vous vous êtes juré que vous rendriez cette valse éternelle.

-Eh bien! n'était-ce pas là une conquête dont vous devez rester fière quand vous comparez votre sort à celui des autres femmes discutées, marchandées, épousées à regret? Pourquoi donc me faire grise mine?

-Parce que.-La jeune femme leva vers son mari ses yeux d'aigue-marine singulièrement pénétrants, sans le secours cette fois de leur inséparable lorgnon,-parce que votre goût pour la valse, pour la valse blonde, pour la valse du Nord n'a eu qu'un temps bien court, ce qui ne veut pas dire que vous soyez désenchanté de tout exercice chorégraphique, au contraire.

Les boléros déhanchés d'une Espagnole aile de corbeau attiraient souvent M. de Vesvre depuis quelque temps dans un petit théâtre; mais la baronne ne songeait pas à poursuivre ces boléros d'une jalouse spéciale, pas plus qu'elle n'avait songé auparavant à être jalouse du corps de ballet de l'Opéra. Elle cédait seulement au besoin de lancer une de ces flèches que la femme la mieux habituée aux infidélités de son mari décoche toujours volontiers; la flèche

fut perdue. M. de Vesvre s'était mis à flairer avec obstination une touffe de tubéreuse:

-Je ne sais, disait-il, comment vous pouvez supporter pareille infection. il y a de quoi asphyxier un régiment tout entier. Et vous prétendez avoir des nerfs fragiles, vous et vos bonnes amies!

Tandis qu'il parlait en songeant à autre chose et pour remplir le temps jusqu'à l'heure du dîner, une porte grinça dans la pièce voisine, et un rayonnement nouveau que l'ivresse de la plus belle fête n'eût pas suffi à amener sur les traits de madame de Vesvre, vint encore transfigurer son étrange et variable physionomie:

-Ah! dit-elle toute joyeuse, j'entends venir Sacha! Vous avez raison, ces parfums ne valent rien pour sa petite tête. Sortons d'ici.

Elle précéda son mari et rejoignit dans la salle à manger, au moment où il y entrait lui-même bichonné pour le dîner, un bambin de cinq ou six ans accompagné de sa gouvernante. Il était entré en silence de cet air discret, un peu constraint qui fait reconnaître les enfants bien élevés, mais à la vue de sa mère la consigne fut oubliée, il s'élança vers elle, se suspendit. à ses jupes, à ses bracelets, à son cou, la couvrant de caresses avec une furie qui la décoiffa sans qu'elle parût s'en plaindre.

-Maman! chère petite maman!...

Il n'y avait pas à en douter; la baronne trouvait le temps, au milieu des dissipations qui remplissaient sa vie, d'aimer son fils et de s'occuper de lui.

-Et ton père? dit-elle bien bas à l'oreille de l'enfant.

Sacha (il portait le nom de son oncle maternel, le prince Alexandre, abrégé dans la bouche de sa maman, par un joli diminutif russe), Sacha courut souhaiter le bonjour à M. de Vesvre, qu'il voyait pour la première fois de la journée. Le père passa la main sur sa tête blonde et prit une grosse voix bourrue pour lui dire mille folies qui le firent éclater de rire, mais il n'était pas à l'aise cependant, il n'était pas heureux, il n'était pas tendre comme avec maman. C'était la vengeance de madame de Vesvre. Pendant le dîner de famille, on fit causer la gouvernante, qui énuméra les bons points qu'avait mérités Sacha, les mauvais tours qu'il avait joués. L'objet de cet interrogatoire cependant lorgnait le dessert, sans écouter beaucoup ni les compliments ni les réprimandes.

-Il vous ressemblera sur un point, dit la mère en souriant à son volage époux, il comprend les jouissances positives de la vie.

Ce nouveau coup de patte n'empêcha pas M. de Vesvre de chercher des yeux, après dîner, tantôt son chapeau et tantôt la pendule, les jouissances positives qu'on lui reprochait l'attendant vers neuf heures et demie dans une loge d'avant-scène. En même temps, il avait quelque remords de quitter si vite les joies moins capiteuses de la famille. Bref, il réussit à se contraindre jusqu'au coucher du petit Sacha.

-Vous étouffez, mon pauvre Albérie, lui dit sa femme pour le récompenser de cet effort louable en l'aidant un peu; il fait trop chaud ici; vous avez envie d'aller prendre l'air, je vois cela: ne vous gênez pas.

-Mais, chère amie, vous laisser seule? balbutia le pauvre Albéric un peu confus.

-Maman ne sera pas seule; elle va monter m'embrasser dans mon lit, s'écria une petite voix. N'est-ce pas, maman?

-Oui, mon trésor.

-Et d'ailleurs le timbre sonne, dit M. de Vesvre avec un visible soulagement; quelqu'un vient vous tenir compagnie.

-Eh bien! recevez ce quelqu'un-là! répliqua en s'envolant la baronne.

Quand elle redescendit de sa visite à la *nursery*, madame de Vesvre trouva debout devant la cheminée un jeune homme de taille moyenne, mince et brun, dont le front paraissait chargé de tous les nuages que peuvent amonceler sur un front humain l'impatience, l'ennui et le mécontentement:

-Ah! voici mon cousin Marc

Elle s'était arrêtée à quatre pas du seuil, son fameux lorgnon braqué sur lui de cet air scrutateur qui fait présager un déluge de questions. La première d'ailleurs fut toute simple:

-Albéric n'est plus ici?

-Il m'a chargé de l'excuser, une affaire pressante.

-Oh! très pressante. je sais...

Madame de Vesvre atteignit son fauteuil avec le glissement de sylphide qui distinguait, sa démarche, qu'elle fût triste ou gaie, insouciante ou émue. puis s'asseyant sans tendre la main au nouveau venu:

-Ainsi, mon cousin, dit-elle, vous avez capitulé?

Il eut un geste de lassitude

-Savez-vous tous les moyens qu' on a employés pour m'y amener, ma cousine?

-Oh! vous n'avez rien à m'expliquer. Une place assiégée se rendfatalement dans un délai déterminé, question de temps et de calcul. Votre père allait jusqu'à menacer de vous couper les vivres, s'il faut en croire Albéric?

Le jeune homme haussa les épaules.

-Sur ce point, je ne suis pas tout à fait à sa merci.

-Permettez, ce n'est pourtant pas le petit legs de votre marraine qui eût suffi à soutenir un genre de vie...

-Il ne s'agit pas d'argent. Ma mère pleurait. elle pleurait tous les jours.

-Naturellement! C'est ce que j'appelle brusquer un siège. Voilà de la bonne stratégie ou je ne m'y connais pas. Enfin la place est prise... Que vous ayez cédé aux menaces, aux pleurs, peu importe, vous avez cédé. Que dit madame d'Herblay?

Cette question perfide lancée à brûle-pourpoint fit tressaillir Marc, un léger frémissement passa sur ses lèvres, et il pâlit: mais se retranchant aussitôt dans le système de dissimulation prudente que les hommes ont érigé en devoir d'honneur quand il s'agit de défendre leurs amours contre la curiosité:

-Madame d'Herblay? dit-il d'un ton de parfaite indifférence. Comment saurais-je?... Elle est depuis des mois déjà loin de Paris.

-Ah! c'est vrai, j'oubliais... dans cette maussade propriété de Sologne, où elle ne manque jamais de prendre la fièvre. Quel tyran que son mari! L'emmener en plein hiver, pauvre femme! Concevez-vous rien de plus odieux?

-Aucun acte odieux n'étonne de la part de M. d'Herblay.

-Vous avez raison. Cet homme-là doit être capable de tout, et si ennuyeux en outre! On voudrait nous persuader qu'il n'y a pas plus de créature humaine absolument dépourvue de bonnes qualités qu'il n'y en a d'absolument parfaite. Eh bien! je m'inscris en faux contre cette assertion. Il y a des gens mauvais sans mélange et sans dédommagement. Trouvez, par exemple, une qualité au mari dont nous parlons, une seule. fût-elle toute petite. Brutal, avare, dépourvu de cœur autant que d'esprit et de cheveux: voilà ce qu'il est

-Je ne vous contredirai pas. ma cousine.

-Et sa femme est si bien faite pour inspirer une de ces passions, un des ces attachements... Malheureusement ni passions, ni attachements ne durent, Rien ne dure en ce monde, rien, saut le mariage. Aussi avez-vous grand tort, mon cher Marc, de vous marier à la légère.

-Et qui vous dit que je me marie légèrement? La question de convenance, de fortune.

-Chut! ces mots-là ne devraient jamais sortir de la bouche d'un poète. Vous parlez comme votre cousin Albéric. à qui pourtant vous ne ressemblez pas.

-Je tâcherai de lui ressembler, dit Marc résolument. Albéric est un bon mari.

-En êtes-vous bien sûr?

-Sans doute! Cette verve, cet entrain infatigables, qu'il est le premier à admirer en vous, prouvent assez que vous n'avez rien à désirer.

-Vous êtes perspicace, mon cousin, mais il ne s'agit pas de moi. qui suis évidemment très heureuse. Il s'agit de

savoir si votre future femme entend être heureuse de la même façon et suivre mon exemple.

Marc réprima une imperceptible grimace. Il trouvait parfois amusantes les allures de la baronne mais au fond les désapprouvait fort. Pendant quelques minutes, la fine mouche continua de prendre plaisir à le piquer en décernant les éloges les plus emphatiques à la beauté, à la résignation, au mérite méconnu de madame d'Herblay, éloges qu'elle entremêlait comme au hasard, d'attaques tantôt sournoises, tantôt directes, contre l'ingratitude des hommes, leur inconstance, leur lâcheté devant certaines persécutions qui surexciteraient au contraire la ténacité féminine. La baronne Olga savait fort bien que ce dédaigneux cousin avait pour elle le degré d'estime que l'on peut avoir pour une plume légère tourbillonnant dans le vide. Aujourd'hui, elle prenait sa revanche; il était embarrassé, presque humilié devant elle et dévorait sa moustache sans pouvoir répondre autrement que par une feinte assez misérable:

-Je me demande, répétait-il, ce que vient faire dans tout ceci madame d'Herblay?

-Certes, reprit la baronne, abaissant enfin son terrible lorgnon, je n'ai aucun motif pour me montrer plus exigeante qu'elle. Si madame d'Herblay approuve votre conduite, nous devons tous en faire autant... et cette conduite, en somme, n'est surprenante que par sa banalité même. On accepte difficilement de voir rentrer dans le chemin battu un révolté qui a couru les aventures. Moi, j'aimais cela en ma qualité de folle! Vous me forcez à revenir d'une dernière illusion, mon illusion sur les rêveurs qui élaborent en beaux

vers de grands sentiments,-car vous avez fait de fort beaux vers, monsieur Marc Séverin.

-Vous n'en lirez plus jamais. J'enterre la poésie en me mariant.

-Voilà qui est galant pour votre fiancée. Saurez-vous du moins vous convertir tout de bon à une saine et honnête prose?

-N'en doutez pas. Ma femme ne sera déçue dans aucune de ses espérances.

-Eh! eh! les espérances des jeunes filles sont plus multiples et plus compliquées qu'on ne le suppose généralement. Elles ne s'en rendent pas compte elles-mêmes, mais, croyez-moi, elles espèrent tout, j'entends tout ce qu'il y a de beau, de charmant et d'impossible dans la vie.

-Aviez-vous rêvé vraiment plus de bals, de spectacles, de conversations, d'adorateurs, de diamants et de succès que vous n'en avez, ma cousine?

-Merci, j'ai de tout cela surahondamment, mais encore une fois je suis hors de cause. Admettez que cette petite bourgeoise comprenne le mariage comme l'union intime de deux cœurs, qu'elle croie dans son ingénuité que deux époux doivent avoir une foi commune et les mêmes goûts, qu'elle prétende aimer son mari de toute son à me et être aimée de lui exclusivement; cela ne me paraîtrait pas improbable.

-Bah! qu'allez-vous imaginer? Mademoiselle Béraud est sans doute, comme beaucoup d'autres et plus que beaucoup d'autres,- car étant orpheline, elle vit dans la retraite,- pressée de conquérir sa liberté, d'avoir un rang

dans le monde. Elle a été du reste très bien élevée, s'occupant sans relâche sous les yeux de son père à faire provision de diplômes.

-Ah c'est une savante?

-On la dit fort instruite. Un grand mérite à mes yeux, c'est qu'elle ne joue pas1s du piano, ... aucun art d'agrément.! Dieu soi! loue! Je ne puis souffrir les talents médiocres.

— Oui, n'est-ce pas ? Quand on est musicienne. il faut l'être à la façon de madame d'Herblay, tout naturellement, comme le rossignol.

-Ne parlons plus, de grâce, de madame d'Herblay, interrompit Marc en prenant son chapeau d'une main tremblante d'irritation contenue.

-Vous pensez donc terriblement à elle!. Et, dites-moi, l'autre est-elle jolie? J'arrive, et on ne me l'a pas encore montrée.

-Une grande fille blonde et fraîche, assez gauche, avec de longs bras dont elle ne sait que faire.

-Tout cela peut s'arranger; défauts de jeunesse. Une grande fille fraîche! Vous qui adoriez les roses-thé, les clairs de lune! Et la taille, la main, le pied?

-Je n'ai vu que l'ensemble, qui manque un peu de finesse et d'élégance.

-Vous avez des préventions parce qu'elle se nomme mademoiselle Béraud, avouez-le.

--Oh! pour cela non, je vous jure! J'ai assez souffert d'être le vicomte de Sénonnes! Si le sort m'avait fait naître dans la condition moyenne qui est celle de mademoiselle Béraud, je serais tout ce que je ne suis pas, hélas! C'est à

cette sphère-là qu'appartiennent mes meilleurs amis, les seuls qui m'aient jamais compris. Des préjugés de naissance, grand Dieu! je me sens plutôt les préjugés contraires, et j'estime feu M. Béraud. qui a su gagner des millions par son travail, mille fois plus que le petit vicomte qui épouse aujourd'hui, sans en avoir envie, la fille de cet honnête homme.

-Il est encore temps de reculer.

-Pour céder avant peu à de nouvelles instances? A quoi bon? j'ai donné ma parole.

Le regard clair de la baronne s'arrêta sur lui avec une expression de pitié, presque de mépris. Ce n'était pas la vaillance qui manquait à cette petite femme.

-Et la date fatale est fixée. sans doute?

-Non. Ma famille et M. Fabien Béraud. le tuteur d'Aline, ne demanderaient pas mieux que de nous marier au plus vite. mais...

-Bien entendu! je reconnaiss la sagesse ordinaire des grands-parents. Ils ne sont chatouilleux que sur les questions qui se discutent par-devant notaire. Pour le reste, on verra bien à s'adorer ou à se haïr après que des serments irrévocables auront été prononcés.

-Mais mademoiselle Béraud ne l'entend pas ainsi. Elle veut réfléchir et me connaître.

-Cela doit paraître exorbitant à votre mère, n'importe! je l'estime pour cette prétention. Et qui sait? peut-être avec le temps vous éprendrez-vous de la fiancée qu'on vous impose. Il arrive des choses si extraordinaires!

-Je souhaite sincèrement que celle-ci se produise, répondit Marc se levant avec humeur. Mais, que je

m'éprenne ou non, je me conduirai toujours à l'égard de ma femme en honnête homme.

-Vous n'en savez rien, repartit la baronne.-Elle haussa les épaules, puis avec dédain laissa tomber ces mots:-Vous êtes faible!

-La faiblesse n'exclut pas une certaine probité.

-La faiblesse exclut toute vertu: il n'est personne au monde, qui m'inspire moins de confiance qu'un homme d'imagination, héroïque en théorie, et qui s'arrête, le moment venu d'agir. Parlez-moi, en fait de qualités masculines, de la décision du caractère, de ces inflexibilités de conduite qui deviennent de plus en plus rares dans tous les pays où l'on est encore aimable. Oui, ce qu'il y a de terrible, c'est que les gens auxquels ce fond-là manque sont souvent très aimables, car vous l'êtes à vos heures, mon cousin, quoique ce soir vous n'ayez presque rien dit, me laissant vous gronder plus que je n'aurais dû peut-être. Vous ne m'en voulez pas? Est-ce parce que vous êtes très généreux ou parce que mon opinion a si peu de poids? C'est cela plutôt, n'est-il pas vrai? Bonsoir, mon cher Marc, allez rêver à vos nouveaux devoirs. Cette pauvre madame d'Herblay! cette pauvre mademoiselle Béraud!

II

L'ironie de la baronne Olga touchait juste. Marc.était un de ces êtres faibles et enthousiastes, généreux et irrésolus, dont les aspirations naturellement nobles sont trahies souvent par une volonté défaillante. Cependant s'il eût voulu se justifier au lieu de laisser tomber l'accusation avec une sorte de dédaigneuse insouciance dont il avait depuis longtemps pris l'habitude, ce jeune homme eût réussi à prouver peut-être que ses qualités lui appartenaient bien en propre et qu'il-avait eu même quelque mérite à les défendre contre des influences hostiles, tandis que ce qu'il pouvait avoir de défauts était surtout le résultat de la guerre acharnée livrée sans trêve ni merci à tous les instincts de son cœur. Cette lutte datait de sa première enfance. Il était né très frêle, et on avait pu prévoir tout d'abord qu'il n'aurait jamais rien de commun avec les ancêtres aux armures de fer, géants barbus et basanés dont les portraits garnissaient la longue galerie du château de Sénonnes dans la Nièvre.

Son père, qui le destinait à l'état militaire comme au seul état possible pour un homme de haute lignée, en avait été consterné au point de garder quelque temps rancune à sa femme, belle et robuste personne cependant, qui semblait faite pour perpétuer dans toute sa vigueur une race de colosses. L'embonpoint bien nourri qui seyait du reste à la taille élevée, au type louis-quatorzien de madame de Sénonnes, avait apparemment étouffé chez elle une

certaine finesse de discernement que la plupart des femmes et surtout des mères poussent jusqu'à la divination, car elle ne sut jamais aider son mari à comprendre que l'énergie physique des aïeux s'était transformée en ardeur intellectuelle chez ce dernier rejeton, fleur tardive éclosé sur le vieil arbre par un suprême effort de sève; elle ne sut rien lire dans le regard pensif de cet enfant, dont l'organisation déliée indiquait moins une santé chétive que des délicatesses de plus d'une sorte qui du corps s'étendaient jusqu'à l'âme.

En effet, le ressort ne manquait pas à ces membres fluets d'une singulière élégance. Marc était agile et actif autant que son superbe cousin Albéric, plus âgé de quelques années, et auquel on le comparait toujours d'une façon désavantageuse. Celui-là serait un brillant officier et un homme du monde, disaient en soupirant M. et madame de Sénonnes.- Et ils se désolaient à l'envi de ce qui eût simplement excité l'attention et l'intérêt de parents plus vigilants et plus éclairés, par exemple de la vive curiosité sans but ni méthode qui poussait l'intelligence de leur fils dans tous les sentiers à la fois, de la sensibilité presque féminine du jeune Marc, de sa timidité poussée jusqu'à la sauvagerie, de la muette contemplation où le jetaient mille choses dont lui seul comprenait la beauté. Il suffisait des effluves d'une matinée de printemps, de la splendeur d'un coucher de soleil, de quelque rayon égaré dans la voûte des bois, pour lui faire perdre la tête et le détourner de tout travail suivi, disait, en se plaignant de lui. l'abbé chargé de l'instruire. Il fallait absolument l'aguerrir, l'endurcir, faire un homme de cette petite fille prompte aux caresses et aux

larmes. Pour cela ses parents s'appliquèrent à refouler toutes les facultés aimantes du pauvret, sans réfléchir qu'une âme tendre, froissée au premier battement d'ailes, se replie sur elle-même, et devient d'autant plus impressionnable qu'elle s'étudie mieux à tout cacher.

Un jour l'abbé apporta, fort alarmé, à madame de Sénonnes, une page de méchants vers saisie dans le pupitre de son élève. Les guides maladroits du poète en herbe se consultèrent et finirent par décider entre eux que la solitude était pour Marc une mauvaise conseillère; son précepteur renonçait à l'empêcher de bayer aux mouches: peut-être l'émulation du collège ferait-elle justice de cette tendance déplorable en même temps que le contact d'autres garçons de son âge le rendrait bon gré mal gré semblable à tout le monde; mais il était écrit que Marc prendrait toujours le contre-pied de ce que l'on souhaitait pour lui. Cee collège, choisi avec soin pourtant, parmi ceux où dominaient de bons principes, recélait, comme tous les grands foyers d'éducation publique. une effervescence d'idées libérales que le comte de Sénonnes eût appelées des idées subversives, et Marc, après avoir surmonté l'espèce de mélancolie morbide que lui inspiraient les murailles grises dérobant la vue du ciel et des bois, se consola peu à peu à l'aide de ce poison.

-Vous faites de mon fils un révolutionnaire, dit un jour avec indignation M. de Sénonnes au directeur du collège, bien étonné.

Si encore l'écolier malencontreux eût tiré parti de la facilité à tout comprendre dont on le savait doué, pour remporter quelques-uns de ces succès qui flattent la vanité

des parents!. mais non. il ne se distingua que très tard dans les classes supérieures; alors le goût des lettres fit explosion chez lui avec une telle force que ses professeurs concurent, à son sujet, de brillantes espérances. M. et madame de Sénonnes, loin de s'en réjouir, s'inquiétèrent de plus en plus: ces goûts-là ne le conduiraient pas vers l'École militaire, où Albéric avait réussi à entrer, pour quitter bientôt le service, il est vrai, comme font beaucoup d'autres, en se mariant; n'importe, il avait suivi la route frayée, tandis que son cousin allait continuer sans doute à battre les buissons. Quand Marc, ses études achevées, entra dans le monde avec des convictions politiques qui n'étaient pas précisément celles de sa caste, des sympathies qui l'entraînaient vers toutes les supériorités, sauf celles du rang et de la fortune, quelques amitiés de collège que son père lui reprochait comme basses, vulgaires, indignes de lui. et une vocation littéraire très prononcée dont il n'osait rien dire, la fâcheuse position où il se trouva pouvait rappeler celle du cygne couvé par mégardes au milieu des poussins.

«Tu nous appartiens, tu es tenu de nous ressembler», lui disaient tous ces gens, qui ne le connaissaient pas plus qu'il ne les comprenait lui-même. M. et madame de Sénonnes déclaraient de bonne foi que Marc était un être fantasque, réfractaire. un peu fou. CComment expliquer autrement qu' il n'n'aimât ni la carrière où s'étaient distingués tous ceux de sa race ni les chevaux qui avaient été l'unique passion de son père. ni le monde, ou sa mère n'avait pas cessé de se plaire? Il eût voulu voyager, élargir ainsi l'horizon de ses connaissances et de ses idées, mais cette nouvelle lubie rencontra une formidable résistance qu'il n'essaya même

pas de combattre. Une fois de plus, il se retrancha silencieusement dans cette vie contemplative et tout intérieure où aucune tyrannie ne peut nous atteindre. Certain volume de poésies, qui parut sous le pseudonyme de Marc Séverin, les deux noms de baptême du jeune vicomte,acheva d'exaspérer le courroux de ceux qui prétendaient lui vouloir du bien. Le père tança vertement son fils; la mère, ayant lu le malheureux livre par curiosité, le qualifia de galimatias.

-Il ne sait ce qu'il désire, ni ce qu'il dit, faisait observer madame de Sénonnes à son beau neveu de Vesvre, mais je crois qu'il s'ennuie. Qu'en penses-tu, Albéric? Il faudrait le distraire.

Et Albéric s'efforça consciencieusement de distraire cet étrange cousin, pour lequel, au fond, il avait de l'amitié sans trop savoir pourquoi. L'inexplicable mélancolie de Marc intriguait ce joyeux viveur:-Les plaisirs de Paris en auront raison, décida-t-il.

En effet, Marc, poussé par lui, se jeta dans ce courant sauveur, au dire de son cousin, avec une impétuosité qui put faire croire qu'il avait laissé sur la rive, une fois pour toutes, les chimères dont on lui faisait un crime. Mais bientôt on s'aperçut qu'il en avait gardé avec lui une forte dose pour la mêler à ses nouveaux égarements de la façon la plus aggravante: il marchait dans une atmosphère d'illusions dont il enveloppait comme d'une auréole les objets de ses fantaisies aussi violentes qu'éphémères. Un second volume de vers, moins innocents que leurs devanciers, faillit refléter ces hallucinations, ces ivresses; mais il brûla tout à coup ce témoignage des folies

désespérées où il s'était efforcé un instant de trouver l'oubli de lui-même. Le second volume n'en parut pas moins peu après, tout autre seulement qu'il ne l'avait préparé d'abord. Un souffle purifiant venait de passer sur l'œuvre de Marc et sur sa vie. La muse chaste et tendre des premiers essais avait reparu, mais avec une puissance toute nouvelle pour sentir et pour aimer. Ce miracle coïncida, il faut le dire, avec l'instant où les yeux noirs de madame d'Herblay se posèrent bienveillants et doux sur Marc de Sénonnes. Ce fut madame d'Herblay qui inspira une suite de poèmes tout palpitants de jeunesse, remarquables par la sincérité des impressions évidemment subies, notées au jour le jour.

Les amis de Marc lui avaient prédit un succès. Ces amis-là n'étaient autres qu'un petit groupe d'anciens camarades de collège, qui, pour leur part, se livraient sans contrainte, en luttant vaillamment et même gaîment contre mille difficultés, à des travaux littéraires desquels chacun d'eux attendait avec le temps sa place au soleil. Marc, pour ne pas les perdre de vue, les rejoignait le lundi de chaque semaine dans un café du quartier latin où les gens de son monde eussent été bien scandalisés de lui voir mettre le pied, et là, réunis autour d'un dîner frugal, on parlait de l'avenir. Les plus chaleureux éloges étaient donc venus réjouir Marc lorsqu'il avait communiqué au petit cénacle les principales pièces de son dernier recueil, mais ce fut là tout le succès promis. Le public proprement dit, fort indifférent aujourd'hui à la poésie, à moins qu'un nom déjà glorieux ne lui impose l'admiration, laissa passer, sans même s'apercevoir de leur eclosion, ces vers printaniers, qu'il confondit avec le torrent de fadeurs qui s'écoule journellement sous la même forme;